

ELISABETH KONTOMANOU

LA EN VOILÀ UNE QUI NE CHANTE PAS POUR NE RIEN DIRE... DANS "BACK TO MY
CONTEUSE GROOVE", QUI SORT LE 24 SEPTEMBRE, ELLE SE LIVRE AUTANT DANS LES
AUX PIEDS TEXTES QU'ELLE SE LÂCHE DANS
NUS LA VOIX. UNE VOIX TIMBRÉE, UN
VOILE TROUBLANT, GRANULEUX
POUR COMPRENDRE LA SINGULA-
RITÉ D'ELISABETH KONTOMANOU, UN TÊTE-À-TÊTE S'IMPOSAIT.
LÀ OÙ ELLE VIT. **À STOCKHOLM.** PIEDS NUS, COMME EN SCÈNE.

L'ÉTERNEL DÉTOUR

Texte : Jacques Denis

Photos : Baptiste Lignel / Otravista

À ÉCOUTER : "Back to My Groove", Nocturne.

EN CONCERT : Le 9 octobre aux Nancy Jazz Pulsations, le 22 novembre au Casino de Paris.

"Back to My Groove". D'emblée un blues aux consonances gospel, le son boisé d'une contrebasse et le jazz d'une batterie entre les lignes, une guitare tout en feeling et un quatuor de cordes sophistiquées, tous au service d'une voix gorgée de soul : "Laissez-moi vous raconter l'histoire d'une femme qui fut prise au piège de l'amour ; elle avait donné tout son esprit à un homme si médiocre, si froid... Quand elle comprit que sa vie, c'était avant tout la sienne, elle choisit de mettre fin à tout cela..." Avec ce premier titre, qui prend aux tripes et attrape par les oreilles, Elisabeth Kontomanou met les choses au clair, concluant par "I gotta go back to my groove". C'est bien de cela qu'il s'agit dans l'heure de chansons qui suit, coups de blues et lendemains qui swingent,

mots dits et paroles autobiographiques. D'un retour aux sources de toutes les musiques, auxquelles elle a puisé pour se rafraîchir les idées. Nul doute que pour aller plus loin dans sa quête personnelle, il était urgent qu'elle aboutisse cet album qui lui ressemble. "Il est important que je me rassemble !" Retour à la case départ : Stockholm. Assise au bord de la mer qui entoure la chère et vieille capitale suédoise, une coupe à la main, la tête baignée par un soleil de septembre qui annonce déjà les froidures de l'hiver, Elisabeth Kontomanou affiche un sentiment de bien-être. Malgré tout, malgré le vague sentiment qu'un doute subsiste, que trahissent ses silences. Ses chansons, aussi. La voilà à nouveau en Suède, où elle vécut au début des années 1980. "En quittant New York, j'ai cherché à habiter à Paris. Trop compliqué. Tu signes un contrat de location, et puis quand on te voit, ça n'aboutit pas. Sans doute un problème de couleur de peau... À Stockholm, on ne m'a rien demandé. J'ai tout de suite eu un appart." Elle y vit avec ses deux derniers : seize et huit ans. À une petite demi-heure

du centre-ville, où habite Gustav Karlström, le fils qu'elle a eu il y a plus de vingt ans lors de son premier passage en Suède. Cette bohème en l'âme y avait suivi des musiciens. "J'adore bouger : je suis venue et puis je suis restée." Cinq ans. "Ici, j'ai fait la connaissance de Red Mitchell, l'un des nombreux jazzmen qui ont habité la Suède et ont marqué l'esprit du jazz local. Il m'a donné quelques chansons que j'ai longtemps interprétées : Wonderful The Sun and the Water et Only Lonely... Malheureusement, j'ai perdu les partitions." Elle aimerait bien les retrouver.

À la ville comme en studio

Retour vers le jazz, donc. Au Glenn Miller Café, un petit lieu qui abrite tous les amoureux de blue note du coin. Elle y joue de temps à autre. "Mais c'est bien le seul endroit ici. De toute façon, mes disques ne sont pas sortis en Scandinavie." Ce soir, un quintette local envoie un bop du genre hard, entendant sur des cadences infernales. Le jazz, c'est bien là où elle veut encre ses chansons. Elle que l'on ●●

ils
son
me
uis
fait
eux
qué
an-
ull.
eu-
rait

, un
otes
c'est
ques
uin-
andez
à où

♦♦♦





●●● connu plutôt belle voix pour musique impressionniste, où les mots étaient avant toute chose des notes, comme sur cette formidable suite qui habitait son tout premier disque éponyme. C'était en 1993, date de notre première rencontre dans les quartiers nord de Paris. À l'époque, l'avenir lui sourit. "J'étais alors dans la musique improvisée, une musique de recherche personnelle qui ne nécessite pas forcément de se baser sur quelque chose de préexistant, comme le jazz, qui a une histoire déjà écrite, une forme. J'aime entendre le blues dans mes chansons. C'est le lien avec les racines. Je suis en quête de ces choses qui étaient très loin de moi. Je connaissais ça très vaguement, mais avec le temps, je sais que cela ne supporte pas le simple effleurement. Cette musique exige une véritable immersion." Et d'ajouter, toujours prompte à relativiser : "Moi, je ne prétends pas faire du jazz. Je ne peux pas dire de mon album : "C'est un très beau disque de jazz." Ce serait mentir ! Il y a les influences de tout ce que j'ai pu écouter." Certes, mais pour ce nouvel album, elle s'est entourée en conséquence : "Tous les musiciens que j'ai choisis connaissent parfaitement le jazz. Ils viennent de là. C'était une nécessité pour accom-

LES CHANTEUSES QUI L'ONT BERÇÉE.

Commencer par Carmen McRae, son premier disque de jazz. Avant de s'attarder sur les deux bornes du genre vocal. "Je suis plus proche de Billie dans le répertoire, mais j'adore aussi Ella, tant comme interprète que pour la vie qu'elle a vécue. Je l'envie : elle a traversé toutes les époques, toujours impliquée et très créative. Pour moi, il faut bien connaître les deux. Elles résument cette musique. Et moi, je n'en suis que la pâle réflexion..." Sans fausse modestie, juste avec le souci de bien mesurer l'immensité du talent des aînées. Elle voudrait aussi que l'on cite Bessie Smith, Mahalia Jackson, Abbey Lincoln, Shirley Horn, Dee Dee Bridgewater et Dianne Reeves. Sans oublier les musiciens. Là encore, elle se réfère aux pairs fondateurs, avec une mention particulière à Mingus et spéciale dédicace à Monk, dont elle emprunta *'Round Midnight* plusieurs fois. Elisabeth Kontomanou a aussi écouté d'autres musiques, Prokofiev et Scriabine, parle d'Elis Regina, la divine Brésilienne, n'écoute plus trop Flora Purim, une passion de jeunesse.

plir ce que je souhaitais réaliser." À la ville comme en studio, les histoires de casting relèvent avant tout "d'affinités plus que de popularité". Cet état des lieux correspond à l'esprit d'une famille recomposée au fil du temps. Outre ses enfants, elle y invite le pianiste Orrin Evans et le guitariste Marvin Sewell, un natif de Chicago qui a longtemps accompagné Cassandra Wilson, entre autres, mais aussi le saxophoniste Sam Newsome. Ce dernier est l'un des deux anciens amis conviés. L'autre est une vieille connaissance : Leon Parker, un style unique aux percussions. Et puis il y a surtout Thomas Brame-rie, plus qu'un contrebassiste dans cette aventure, le pilier depuis plus de vingt ans. "Nous partageons une connivence musicale et une réelle amitié. Quand j'étais dans la merde, il était là. C'est dans ces moments-là que tout devient plus clair. Il y a ceux qui t'hébergent et les autres." New York, Elisabeth Kontomanou en parle beaucoup dans ce disque, on y reviendra.

Le destin de "Babeth"

Retour sur une vie qui a tout d'un roman, pas franchement à l'eau de rose. Les histoires qu'elle chante, ce sont les siennes, fragments qui bout à bout permettent de remonter le fil. Née en 1961, Elisa-

beth Kontomanou devient "pupille de la nation, comme on disait alors", abandonnée par ses parents. Elle retrouvera bien des années plus tard sa mère, au Maroc. "Il y avait un dossier, il suffisait de faire les recherches." Et alors ? "Rien... de spécial. On s'est vu plusieurs fois, et puis voilà." Pour son père, Guinéen, elle n'a pas encore entamé le même chemin. "C'est difficile. Il faut du temps." Le temps, elle en a pris la mesure depuis un bail. Elle grandit donc dans sa famille d'accueil, à Lyon. Découvre la Callas à quatre ans. "Quand je l'ai vue, j'ai tout de suite aimé sa voix." Premier déclin. Le second se produira deux ans plus tard, avec Stevie Wonder. "Le chant, ça a toujours été ma passion. Je faisais des spectacles toute seule dans ma chambre. C'était comme un jeu." Dix ans plus tard, elle passe une petite annonce pour se dégoter un groupe. La voilà

sur scène, à seize ans. Du côté de Lyon, au Palais d'hiver. Elle écume la région, avec ce groupe de "reprises pour faire danser les gens" où elle se charge de la partie r'n'b, elle qui est branchée sur la Motown, qui encore en 2007 s'inspire de Curtis Mayfield et Donny Hathaway. "On avait même un pianiste aveugle !" Au début des années 1980, elle se

retrouve donc en Suède. Là encore, elle fricote avec Shine, un groupe de r'n'b. "J'en vivais... Plutôt mal. Disons que je survivais." Déjà, quand on connaît la suite. Justement, elle se retrouve en 1986 à Paris et puis plus tard en Normandie. Elle forme un quartette, se fait remarquer, embaucher par Michel Legrand pour son film *Masque de lune* avec lequel elle tourne. Et ainsi de suite. Aujourd'hui, elle dit de cette période que "ça fait une éternité". C'est le temps de l'insouciance, l'envie pour cette âme sensible jamais docile de voguer du côté des chemins buissonniers. Le petit monde de la musique l'a fait voyager, pas mal galérer, et pas encore finir de rêver. "Je suis une enfant de l'univers, qui veut continuer d'explorer le monde, se sentir libre partout." Dans les années 1990, elle a enregistré deux disques, "Embrace" en quintette et "Hands & Incantations" en duo avec Jean-Michel Pilc, qui fut longtemps son partenaire, mais dont elle tait le nom désormais. Des albums salués, sans suite. "Si tu signes avec Blue Note, c'est même plus simple qu'avec Steeple Chase ! J'ai eu la chance d'avoir un producteur qui a cru en moi. Il faut bien que quelqu'un se mouille." Et le miracle se produisit.

Retour aux standards, ceux qu'elle chantait déjà toute jeune dans sa chambre ou en Scandinavie. Ce

sera en 2004 et 2005, avec "Midnight Sun" et "Waitin' For Spring", deux disques encensés par la critique. C'est enfin l'occasion de croiser la voie que l'on crut impénétrable du grand public, sensible à cette voix divergente, au grain spécifique, non poli. En revenir aux standards, un passage obligé vers la consécration ? "Non, c'est juste moi. Pour chacun c'est différent. Mais c'est vrai que chanter des mots et reprendre des classiques permet au public de mieux se repérer. Aujourd'hui, je peux chanter les standards, contrairement à avant où je pensais ne pas en être capable. Je n'avais ni la maturité, ni l'expérience. Il faut bien avoir un peu vécu pour dire ces mots-là. Ils sont chargés. Ces histoires que tu racontes, il faut que ça fasse partie de la tienne. Sinon, ça n'a aucun poids, aucun sens !" Elisabeth assure même qu'elle n'arrêtera plus de convoquer ces classiques, ceux qu'elle nomme "les saints, parce qu'ils ont pu résister au saucissonnage et à l'essorage du temps, en gardant intacts leurs éclat et leur fraîcheur".

Le déclin américain

Retour à New York, la terre promise qu'elle a quittée en pleine guerre. Elle en parle encore, toujours. "Je n'attends qu'une chose : y repartir. Pour continuer d'étudier cette musique que j'ai vraiment touchée en y allant. Je l'ai vue vivante. C'est là-bas que se trouvent les gens qui m'inspirent, les aînés auprès de qui je veux apprendre. Certains galèrent et je veux pouvoir les aider. Je suis partie avec une sale image de l'Amérique, de ce gouvernement qui ne fait rien pour les plus démunis, souvent des Noirs, et rien pour cette musique." Elle s'y était envolée au milieu des années 1990 pour un long séjour où elle s'est enfoncée dans l'extrême pauvreté. Vue d'ici, on la suivait de loin en loin, son nom accroché au dos de pochettes, au bas d'affiches de concert dans des salles qui font la légende. Aux côtés de James Hurt, Leon Parker, Russell Gunn, John Hicks, Sam Newsome, Mike Stern, Andy Milne... "Mais ce n'est pas pour cela que tu en vis. À New York, ça n'a jamais été rose. J'allais chercher à manger dans les églises." Entre une séance et deux gigs en invitée, elle y a fait des ménages, gardé des enfants, servi dans les restos... Sans changer de cap : le jazz. Elle a d'ailleurs eu un groupe, Fort Green Project, du nom du quartier de Brooklyn où elle habitait. Autour d'elle, des proches et des voisins de pallier : JD Allen, son fils Donald, Duane Eubanks, Jérôme Sabbagh, Greg Tardy, Alex Harding... Jusqu'à ce terrible jour de Noël où elle s'est enfuie de chez elle, avec les enfants, pour se retrouver dans un des nombreux shelters du toit du monde, ces abris où s'entassaient exclus et junkies. Surtout des femmes, avec leurs enfants, et que des Afro-Américaines !" Le sien était celui de Sister Florence, logé sur la 115^e Rue à Harlem. Elle y a

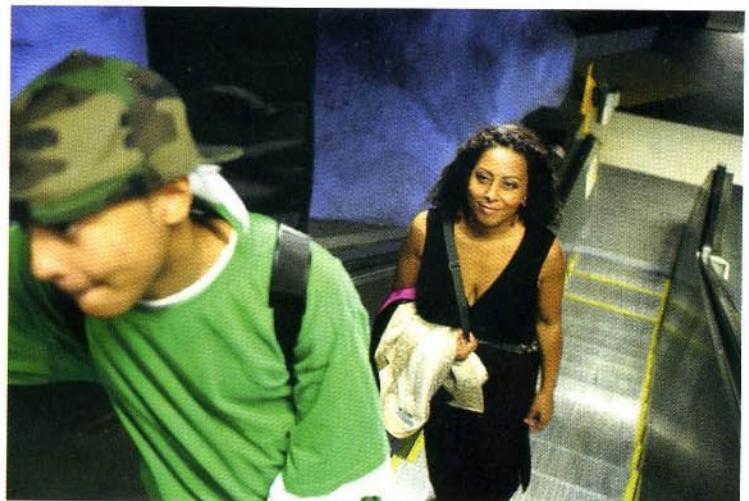
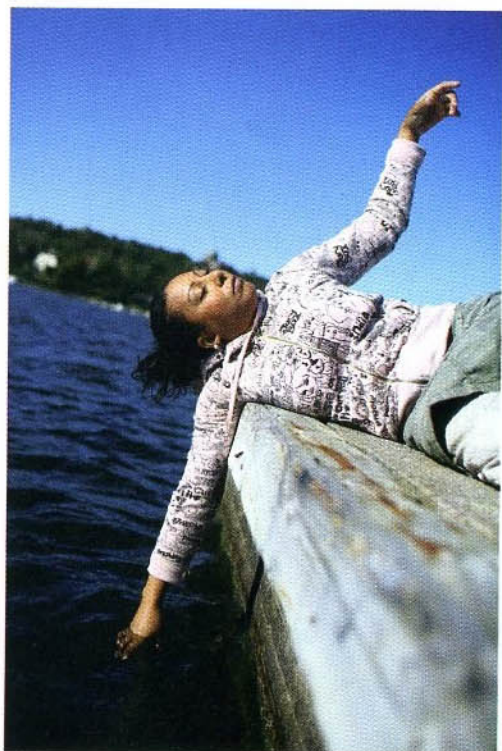
"C'EST DANS CES MOMENTS-LÀ QUE TOUT DEVIENT PLUS CLAIR. IL Y A CEUX QUI T'HÉBERGENT ET LES AUTRES."

rencontré une autre vie, des destins cabossés comme Dorothy, une jeune femme qu'elle a hébergée en cachette, à laquelle elle se promet de dédier un jour une chanson. C'est aussi à Harlem, au Marcus Garvey Park, qu'elle a gagné un concours de chant organisé par la Jazz Mobile. "Dans le jury, il y avait des gens comme Mark Murphy, Sheila Jordan... Et dans le public, que des vieux. C'était cool." Ce trophée aurait pu lui ouvrir des portes, mais c'est à ce moment-là qu'on lui a proposé un contrat en France. "Je ne pouvais pas refuser la main qui m'était tendue." Alors, elle a décroché de son rêve américain qui virait au cauchemar et s'y est accrochée, pour grimper plus haut, jusque dans les charts officiels. Pour croire en l'avenir, sans faire table rase du passé.

"Peace on Earth"

L'Afrique ? Elle ira, un jour. "J'y resterai un moment, pour vivre avec les gens, sans doute en dehors de la ville pour récupérer un maximum de musiques. J'y pense. Le moment viendra." En attendant, elle prépare pour janvier 2008, une création avec l'Orchestre national de Lorraine, un philharmonique sur lequel Tom Harrell sera arrangeur. Elisabeth ne manque ni d'idées, ni de projets. Elle vient d'ailleurs de mettre en boîte un autre disque, à paraître en 2008. Un duo piano-voix avec Laurent Courthaliac, un pianiste élevé aux leçons de Barry Harris : "Less Is More..." Les moyens techniques au service de la mélodie, et non l'inverse. Un répertoire de vieilles chansons, associées à Billie et Armstrong, plutôt blues et pas très gai. "Mais ça peut être triste et beau !" Ils interprètent cette musique telle qu'elle était alors, sans broderie et avec des harmonies identiques. Les chansons, après tout, c'est ce qui reste.

"Back to My Groove", enfin. Cela sonne comme une mise au point, après deux albums de standards. "Non, pas du tout. Ça ne reflète en rien ce que j'ai pu faire par le passé. Je parle de mon enfance, de ma vie, de qui je suis. C'est un cheminement plus personnel. Il y a de vieilles chansons que j'ai enfin pu enregistrer, d'autres plus récentes." Toutes en anglais. Pourquoi pas en français, elle qui avait repris par le passé *Avec le temps* ou *La Vie en rose*, dans un album qu'elle préfère oublier ? "Parce que je ne suis pas Michel Legrand ! Il s'agit de blues, de soul, pas de chansons françaises. Ça coule de source !" Cette fois, Elisabeth Kontomanou signe donc neuf des onze compositions. Les mélodies sortent, puis les mots tombent. Ils parlent beaucoup d'amour. De ses espoirs, de ses attentes, de ses déceptions, d'où elle vient, de la guerre, de ses abus, de ses fêlures, de la vie, quoi. "C'est un disque plutôt optimiste, non ?!" Forcément, puisque cette attachante rescapée, pas encore revenue de tout, est belle et bien là. Forcément, si on traduit le conclusif *Peace on Earth* : "Il y a beaucoup de cœurs qui battent dans le monde, ensemble ; ils pourraient tous jouer une chanson et notre monde pourrait ainsi danser." ■



Pour "Back to My Groove", Elisabeth Kontomanou s'est entourée de siens. À commencer par trois de ses enfants. Seul Joey, 16 ans [en photo ci-contre avec sa mère], féru de guitare, est resté à la maison. Même le petit dernier, Little Teo né aux États-Unis, participe au chœur. On y retrouve aussi Donald à la batterie. À 27 ans, l'aîné est désormais un habitué des projets de sa mère, lui qui l'a suivie dans ses périples, et un disciple puisque lui non plus n'a jamais été au conservatoire. "Je viens d'une tradition orale : tu écoutes, tu reproduis, tu apprends." Elisabeth Kontomanou a aussi fait appel à Gustav Karlström, son fils "suédois". Une découverte. Âgé de 21 ans, il assure des backings au micro, signe tous les arrangements de ce disque, dont le très beau duo avec maman, *Dreams of Gold*, histoire de leurs récentes retrouvailles après l'épisode new-yorkais.

TELLE MÈRE QUELS FILS !

us ses périples, et un disciple puisque lui non plus n'a jamais été au conservatoire. "Je viens d'une tradition orale : tu écoutes, tu reproduis, tu apprends." Elisabeth Kontomanou a aussi fait appel à Gustav Karlström, son fils "suédois". Une découverte. Âgé de 21 ans, il assure des backings au micro, signe tous les arrangements de ce disque, dont le très beau duo avec maman, *Dreams of Gold*, histoire de leurs récentes retrouvailles après l'épisode new-yorkais.